

La *LETTRE* Novalis



Supplément à la *Lettre* bimestrielle n°45

Juin-juillet 2013

Pourquoi Hemsterhuis ? Parce qu'il demeure l'une des sources de la philosophie de Novalis (cf. ses *Études philosophiques de 1797*), qui écrira, par exemple : « Les sciences magiques résultent, *selon Hemsterhuis*, de l'application morale aux autres sens – c'est-à-dire de la moralisation de l'univers et des autres sciences. »



Vie d'Hemsterhuis.

La famille d'Hemsterhuis ne commence à être connue qu'au début du dix-septième siècle. Le premier nom que nous rencontrons dans les documents que nous avons sous les yeux, est celui de Tibère Hemsterhuis, qui habitait Sneek en

Hollande vers 1600, où il exerçait vraisemblablement la profession de médecin. Tibère eut deux fils : Siebold et François, tous deux médecins. Siebold vécut pendant quelque temps à la cour du prince Guillaume-Frédéric, Stadhouder de Frise. François, après avoir terminé ses études à l'université de Groningue, parcourut l'Italie, la France, l'Angleterre et revint se fixer en Hollande, où il fut honoré de l'estime et de la faveur du prince de Nassau. Il eut deux fils : Tibère, le fameux humaniste, le père du philosophe, et Meinard. Tibère Hemsterhuis, après de fortes études à Groningue d'abord, et ensuite à Leyde, fut nommé professeur de philosophie et de mathématiques à Amsterdam ; en 1717, professeur de littérature grecque et d'histoire à Franeker, et, enfin, en 1740, professeur de littérature grecque à Leyde, où il avait commencé et où il termina sa brillante carrière de littérateur et de savant.

C'est en 1721, à Franeker, que naquit François Hemsterhuis, notre philosophe. Dans une lettre écrite par lui à Mme de Gallitzin, et que nous avons trouvée à Münster, il raconte lui-même, sur le ton d'un badinage un peu lourd, sa naissance et ses premiers moments.

« Je naquis à Franeker, petite ville de la Frise (ou plutôt suivant le dictionnaire de M. Ekhardt) grande et belle ville de la Frise, dont les édifices et les palais sont superbes.

« J'y naquis donc le 27 décembre 1721, entre dix et onze heures du matin, dans une chambre assez grande qui donne sur le nord et a vue sur un grand jardin agréable, qui peut se souvenir encore, s'il veut, des premiers soupirs de mes amours et de ma philosophie. Je fus vingt-quatre heures sans savoir téter ; je ne sais si c'était par caprice, ou si alors déjà l'inclinaison de l'axe de cette terre me déplaisait. Vrai est-il qu'on devait me faire une opération à la langue, pour me l'apprendre. Je crois qu'il y a peu d'exemples d'un animal né bête jusque là.

« Je reçus le 1^{er} janvier 1722 le nom de Franciscus prononcé en latin. Le baptême me fut administré par un curé nommé M. Saagmans. Ce jour je fis semblant de ne pas le remarquer. Mais depuis je l'ai connu ; il bredouillait terriblement dans ses sermons, mais, d'ailleurs homme très-sensé, savant et sage.

« Voilà, ma Diotime, des particularités suffisantes, si je ne me trompe, même pour un astrologue, lequel, pourvu qu'il soit habile, en tirera aisément l'histoire détaillée de ma vie, pour le présent, le passé et le futur. »

François grandit en quelque sorte au milieu des souvenirs et des leçons de l'antiquité. La Hollande, on le sait, était depuis deux

siècles déjà un foyer d'études et de sciences classiques. Elle possédait plusieurs universités célèbres, et comptait une élite de savants et de professeurs, parmi lesquels brillent les noms illustres de Juste Lipse, de Scaliger et d'Érasme.

Cependant l'esprit formaliste du moyen âge régnait encore dans l'enseignement des lettres anciennes. L'érudition philologique, l'explication grammaticale des mots faisaient tous les frais de l'étude des auteurs. En outre, le latin seul représentait l'antiquité classique. Le grec était ignoré ou dédaigné. Scaliger déjà, il est vrai, avait protesté contre l'exclusion injuste du grec, mais ce n'est qu'à la fin du dix-septième siècle que la langue de Démosthène et de Platon reprit dans le monde savant son rang et son importance. Tibère Hemsterhuis fut un de ceux qui travaillèrent avec le plus d'ardeur à préparer cette heureuse révolution. En ramenant les esprits aux sources les plus pures de l'inspiration et du génie, il délivra les études classiques de leur raideur scolastique et les rendit plus vivantes, plus littéraires.

Amateur passionné de l'antiquité, Tibère Hemsterhuis l'étudiait en artiste autant qu'en savant. Il avait rassemblé autour de lui des bas-reliefs, des médailles, des copies d'œuvres d'art. Sa maison était un musée, et les yeux du jeune François furent frappés de bonne heure par les formes pures de l'art grec. Son père avait coutume de lui donner des monnaies antiques et de lui en expliquer l'empreinte et l'inscription d'une façon accommodée à son intelligence enfantine. Ce n'est pas tout. Sa mère Cornélia de Wilde, fille de Jean de Wilde, possesseur d'une célèbre collection de pierres antiques, était artiste elle-même ; elle dessinait et gravait avec talent. François dut certainement à l'influence maternelle, qu'on retrouve toujours dans l'histoire des hommes éminents, son intelligence délicate des beaux-arts et sa passion pour les chefs-d'œuvre de sculpture et pour les pierres antiques¹.

Grâce à une telle éducation, Hemsterhuis apprit à connaître et à comprendre l'antiquité autrement et mieux que par les livres. Il en eut le sentiment et l'instinct avant d'en avoir la science, qu'il n'acquiesça du reste qu'imparfaitement, car sa vocation et ses goûts l'éloignèrent de bonne heure de l'érudition ; mais s'il ne devint pas

¹ Hemsterhuis dessinait avec talent, il illustra lui-même de vignettes allégoriques ses principaux dialogues. Il savait aussi modeler en cire et en terre.

Il collectionna toute sa vie et à grands frais des pierres précieuses. Sa collection était célèbre. Il en fit hommage à la princesse Gallitzin, qui la mit à la disposition de Goethe, grand amateur lui-même d'objets d'art.

un connaisseur érudit de l'antiquité, il devint et resta toute sa vie un ancien.



Vignette pour Aristée ou De la divinité.

Cependant les études positives ne furent point négligées. En 1747 Hemsterhuis continua à l'université de Leyde son éducation si heureusement commencée dans la maison paternelle. C'est là qu'il se lia avec Walkenaer et Ruhnkenius, les savants humanistes. Il lut les anciens, surtout les poètes et les philosophes, et parmi ceux-ci il s'attacha particulièrement à Platon et à Xénophon, et s'inspira chez eux de la doctrine de leur maître Socrate, qui devint aussi le sien.

Au sortir de l'université on lui confia l'éducation du jeune Fagel, fils de Cornélius Fagel, premier greffier du Stadhouderat des Provinces unies, jeune homme de belle espérance, qui mourut au seuil d'un brillant avenir. Hemsterhuis consacra un Éloge à la mémoire de son élève aimé.

Fils d'un professeur célèbre, nourri lui-même de fortes études classiques, amateur enthousiaste de philosophie et de lettres anciennes, François devait naturellement songer à suivre son père dans une carrière où l'attendaient sans doute les mêmes succès. Il sollicita en effet une chaire de philosophie vacante alors à l'université de Leyde, mais il ne l'obtint pas, nous ne savons trop pourquoi. Mais si nous pouvons nous étonner de cet échec, nous ne devons pas le regretter. Rien ne convenait moins que l'enseignement public à cette nature libre, ennemie des systèmes, éminemment socratique.

La philosophie de Descartes, après de longues et ardentes luttes, avait enfin triomphé et régnait dans presque toutes les universités de la Hollande. Les chaires d'Utrecht, de Leyde, de

Groningue, de Franeker, étaient occupées par des professeurs cartésiens. Mais l'enseignement de la philosophie, quoique pénétré de l'esprit nouveau, avait gardé les allures, la forme, la langue de la scolastique.

Au lieu donc de philosopher librement à son heure et selon ses goûts, sur des sujets qui lui plaisaient et dans la forme facile et aisée du dialogue, Hemsterhuis eût été obligé de se plier aux convenances et aux nécessités de l'enseignement, de s'asservir à un système, de l'exposer avec la méthode sévère et dans le langage de l'école. L'université de Leyde eût compté peut-être un savant professeur de plus ; la philosophie eût certainement perdu un penseur ingénieux et délicat, un aimable écrivain.

Hemsterhuis, repoussé de l'enseignement, se tourna vers les affaires. Il fut nommé en 1755 premier commis du Conseil d'État, poste important, car le Conseil d'État réunissait les attributions des ministères de la guerre, des finances, de la justice et même des relations étrangères. Quelquefois même les commis étaient appelés à remplacer le secrétaire du Conseil, un des quatre fonctionnaires principaux de l'État.

Cette charge, malgré son importance, n'absorbait pas tout le temps d'Hemsterhuis, et ne gênait pas trop ses habitudes de méditation et d'étude.

En effet, pendant cette période d'activité administrative furent composés ses premiers écrits : la *Lettre sur une pierre antique* (1762), qui ne fut publiée qu'en 1792 après la mort de l'auteur ; la *Lettre sur la sculpture* (1765) ; la *Lettre sur les désirs* (1770). Ce ne sont encore que de modestes dissertations d'un auteur ou plutôt d'un amateur qui s'essaie et qui par prudence s'attache à des questions particulières nettement circonscrites. Cependant dans les deux derniers écrits, on remarque déjà cette teinte antique et platonicienne, un peu indéfinie encore, mais qui sera plus marquée dans ses écrits ultérieurs. On y trouve aussi une analyse et des applications variées à la morale et à l'art, de cette force intime de l'âme qu'il appellera plus tard l'organe moral, et à laquelle il rattachera toutes les parties de sa doctrine philosophique.

Dans la *Lettre sur l'homme et ses rapports* (1772), il embrasse davantage ; on y remarque un ensemble plus systématique et plus régulier, un essai de théorie psychologique, morale et même politique. Cet écrit est destiné surtout à combattre le matérialisme athée et sceptique, qui régnait alors en Angleterre et en France. Hemsterhuis attaque le matérialisme, non pas directement, mais

indirectement, en lui opposant une description de l'homme plus complète et plus exacte. Dans l'homme, il fait ressortir surtout la force intelligente et libre, indépendante du corps et des sens. Dans le monde extérieur, il montre également l'action d'une force, intelligente aussi et distincte de la matière inerte, à qui elle communique le mouvement et la vie. L'originalité de cet écrit se montre surtout dans l'analyse, encore insuffisante, mais plus complète que dans les écrits précédents, du sentiment moral, et dans des vues ingénieuses sur le langage et sur la société, inspirées évidemment par les théories de Rousseau, mais où perce un sentiment plus vrai de la dignité et de l'indépendance de l'individu.

La politique, à laquelle il était forcément mêlé, l'intéressait également. Sa correspondance est pleine de réflexions, de jugements, de considérations sur les affaires et les événements du temps. Il étudiait les fortifications, projeta de traduire la *Retraite des dix mille* et conçut le plan d'un traité sur les lois. Plus tard, il composa des *Réflexions sur le gouvernement des Provinces unies*, dédiées à la princesse de Gallitzin et au prince de Fürstenberg.

Du reste, ces études et ces occupations ne l'éloignaient pas trop de la philosophie. Au milieu des affaires même, ses habitudes socratiques d'observation et d'analyse trouvaient une excellente occasion de s'exercer. Il pouvait étudier les sentiments, les passions, les mœurs des hommes et recueillir ainsi les matériaux de son travail philosophique.

Cependant, malgré quelques parties intéressantes, quelques vues neuves et ingénieuses, les premières œuvres d'Hemsterhuis manquent d'originalité et de physionomie. On n'y sent pas encore cette inspiration éloquente, cet enthousiasme platonicien, qu'on est habitué à associer au nom d'Hemsterhuis.

C'est qu'il n'a pas encore trouvé sa voie ; il n'est pas encore lui-même.

Mais nous touchons à un événement décisif pour lui, et qui exercera une influence puissante et heureuse sur sa vie et sur son talent. Nous voulons parler de sa liaison avec Mme de Gallitzin. Arrêtons-nous quelques instants devant cette femme distinguée et charmante, qui tient sa place parmi les femmes célèbres du dix-huitième siècle, et dont on trouve la trace et l'influence dans le grand mouvement littéraire et philosophique provoqué en Allemagne par Lessing, Herder, Jacobi, Goethe. Son nom d'ailleurs est inséparable de celui d'Hemsterhuis, elle est de moitié dans son existence et dans ses œuvres.

Amalia de Schmettau, fille du maréchal comte de Schmettau, était née à Berlin en 1748. L'éducation qu'elle reçut était faite uniquement pour développer les avantages extérieurs et les talents agréables d'une jeune personne destinée à la vie du grand monde. Mais au milieu de cette société élégante et frivole qu'avait gagnée l'influence de la philosophie régnante, la jeune fille se sentit mal à l'aise. Rien autour d'elle ne répondait aux aspirations et aux besoins de son âme. La religion ne lui offrait que des pratiques extérieures d'une dévotion étroite ; la philosophie dont elle entendait répéter les maximes autour d'elle, ou qu'elle trouvait dans des livres lus en cachette pendant de longues heures de solitude, répugnait à la pureté et à l'élévation naturelle de son âme. Elle avait soif de vérité, de perfection, de beauté morale. Nommée en 1768 dame d'honneur de la princesse Ferdinand, elle connut aux eaux de Spa le prince Gallitzin, alors ambassadeur de Russie auprès du Stadhouder des Provinces unies, qui demanda et obtint sa main. La jeune fille ne s'était fait aucune illusion sur le bonheur intime que pouvait lui offrir un mariage où l'affection avait moins de part que les convenances du monde. Mais à défaut de bonheur, elle rêvait quelque satisfaction pour son âme avide de lumière et de vérité.

Le prince était un grand seigneur, éclairé, instruit, aimant et protégeant les arts, les lettres, la philosophie. Il était l'ami de Voltaire, de Diderot, des Encyclopédistes. Mme de Gallitzin espérait trouver dans son mari au moins un confident, un ami, qui saurait la comprendre, l'aider à développer son esprit, l'initier aux nobles jouissances de l'étude. Mais si l'intelligence du prince était distinguée, son cœur était un peu desséché par les mœurs et les idées de la société dans laquelle il vivait. Il ne parait pas avoir compris l'originalité de cette âme si peu semblable à ce qu'il rencontrait autour de lui, et dont notre époque offrirait des exemples : dédaigneuse du monde, repliée sur elle-même, ardente et un peu sauvage, éprise de science et d'étude ; non pour s'en faire, à l'exemple des femmes à la mode, une parure élégante, une arme de coquetterie et de séduction, mais pour y trouver un soutien, une consolation, une force.

Ce n'est pas que la société qui se réunissait dans sa maison ne lui offrît d'abondantes ressources dont elle sut profiter. A La Haye, à Berlin et à Paris, où le prince était appelé tour à tour par ses hautes fonctions, elle aimait à interroger les savants et les penseurs qui fréquentaient son salon et dont elle lisait les œuvres. Diderot, qui

était un des amis de la maison, et qui mieux que le prince paraît avoir compris les désirs et les secrètes souffrances de la princesse, essaya de la convertir à ses doctrines. Mais la philosophie de Diderot, malgré ses élans généreux et ses prétentions dogmatiques, était au fond sceptique et matérialiste, et n'était pas faite pour satisfaire une âme qui, tout en cherchant la vérité en dehors des dogmes révélés, était profondément religieuse, avide de foi et de croyances positives. On comprend que Diderot n'ait pas réussi à la fixer définitivement.

Plusieurs années se passèrent ainsi, partagées entre les distractions et les plaisirs obligés du monde officiel, et les secrètes et incessantes aspirations vers une existence plus haute et plus austère, uniquement consacrée à l'étude, à la méditation, à la poursuite de la perfection morale². Vers 1773, ce désir de quitter le monde et de s'enfermer dans la retraite devint de plus en plus pressant. Un autre motif plus sérieux encore sollicitait la princesse. Elle avait deux fils, dont l'éducation était sa préoccupation constante. C'est pour eux, plus encore que pour elle, qu'elle désirait s'instruire ; elle voulait être savante pour pouvoir mieux être mère. Elle confia à son mari ses désirs et ses projets, et celui-ci, sollicité également par Diderot, consentit à ce que sa femme se retirât du monde et se consacra dans la solitude à l'étude et à l'éducation de ses deux fils.

Restait à trouver un maître sous la direction duquel elle pût entreprendre et mener à bonne fin cette œuvre délicate et difficile. Le choix de la princesse se fixa sur Hemsterhuis. A l'époque où nous

² Voici le jugement de Diderot sur la princesse.

En 1773, de passage à La Haye, et auprès de la princesse il écrit dans une lettre :

La princesse est revenue de son voyage. C'est une femme très-vive, très-gaie, très-spirituelle, d'une figure assez aimable, plus qu'assez jeune, instruite et pleine de talents, elle sait plusieurs langues, c'est l'usage des Allemandes ; elle joue du clavecin et chante comme un ange : elle est pleine de mots inconnus et piquants ; elle est très-bonne et disait hier à table, que la rencontre des malheureux est douce et qu'elle pardonnait volontiers à la Providence qui en avait jeté quelques-uns dans les rues... Comme elle a des connaissances et de la justesse, elle dispute comme un petit lion. Je l'aime à la folie et je vis entre le prince et sa femme, comme entre un bon frère et une bonne sœur...

15 juin 1774 : La princesse mène une vie qui n'est guère compatible avec la jeunesse, la légèreté de son esprit et le goût frivole de son âge... elle sort peu, a des maîtres d'histoire, de mathématiques, de langues, quitte fort bien un grand dîner de cour pour se rendre chez elle à l'heure de sa leçon, s'occupe de plaire à son mari, veille elle-même à l'éducation de ses enfants (*Mémoires, correspondance et ouvrages inédits de Diderot*, 1834, III, p. 107).

sommes (1774), Hemsterhuis était déjà connu en Hollande par plusieurs écrits que nous avons cités plus haut. Mme de Gallitzin avait eu occasion de le rencontrer dans les cercles de La Haye, où ses fonctions l'avaient naturellement introduit ; elle avait pu apprécier cette nature élevée et fine, si éloignée des idées et des doctrines au milieu desquelles elle avait vécu jusqu'à ce jour, et qui paraissait si bien répondre à ce qu'elle-même cherchait et entrevoyait confusément. Ce fut donc lui qu'elle choisit pour son maître et son guide, et sous sa direction elle commença l'étude de l'histoire, des langues anciennes, de la philosophie et même des mathématiques. Elle s'était choisi une retraite près de La Haye, qu'elle appela *Nitbuis* (qui n'est pas à la maison), pour faire voir qu'elle avait complètement renoncé au commerce du monde, et qu'elle ne voulait vivre désormais que pour l'étude et pour ses enfants.

Les relations journalières et prolongées entre un homme qui n'avait pas encore tout à fait dépassé l'âge d'aimer, sans famille (Hemsterhuis n'a jamais été marié), et une femme jeune et belle, avide d'apprendre, et admirant dans son maître l'homme supérieur qui lui découvre et lui fait goûter la vérité longtemps désirée, amenèrent naturellement entre le maître et l'élève une affection sérieuse et réciproque. Cette affection traversa toute leur existence, et les graves événements qui plus tard changèrent complètement la vie de la princesse, ne purent l'affaiblir.

Ce n'était pas de l'amour dans le sens convenu du mot, et tel que l'entend le monde ; ce n'était pas non plus de l'amitié seulement ; c'était une sympathie profonde et pure de deux âmes se rencontrant dans les mêmes pensées, dans les mêmes aspirations, dans le culte du même idéal ; affection vraiment platonique, car ce fut l'étude et l'admiration commune de Platon qui l'inspira et la protégea. Jamais d'ailleurs l'opinion du monde, si peu disposé à croire à l'innocence de liaisons pareilles, n'osa effleurer de ses soupçons ou de ses railleries une intimité dont ni Hemstertuis ni la princesse ne songeaient à faire mystère.

En 1779, cette intimité si douce et qui durait depuis cinq ans, fut troublée par un changement dans la vie de la princesse. Au milieu de ces études poursuivies avec ardeur, une pensée la préoccupait sans cesse : c'était l'éducation de ses deux fils, que leur naissance destinait aux plus hauts emplois de la guerre et de la diplomatie. Elle se vit forcée de choisir une résidence qui lui offrît plus de ressources que La Haye. Peu de temps auparavant, dans un voyage qu'elle avait fait à Münster, en Westphalie, elle avait eu l'occasion de faire la

connaissance du prince de Fürstenberg, ministre de l'archevêque de Cologne.

Cet homme remarquable, qui unissait à l'austère piété du prêtre, la science et la pénétration de l'homme d'État, et la politesse de l'homme du monde, avait introduit d'importantes réformes dans l'administration de sa province ; il avait fondé de nombreuses écoles ; il travaillait par tous les moyens à répandre l'instruction, dans le clergé d'abord, et puis dans le peuple. Captivée par cet homme supérieur, persuadée qu'elle trouverait à Münster d'abondantes ressources d'étude pour ses enfants et de précieux conseils, elle résolut, non sans de vifs regrets, de quitter La Haye et de se séparer d'Hemsterhuis et de son mari, qui venait de temps en temps la visiter dans sa retraite.

Hemsterhuis eut bien de la peine à s'accoutumer à vivre sans son amie. Mais leur intimité ne fut nullement affaiblie par cette séparation. Une correspondance active, régulière, s'établit dès lors entre eux. Hemsterhuis continua ses leçons sous forme de lettres, et chaque année, avec le prince de Gallitzin, il alla passer quelques semaines à Angelmode, joli petit village aux portes de Münster, où la princesse avait fixé sa nouvelle résidence. Là, pendant de longues heures de conversation et de promenades, ils reprenaient leurs leçons et leurs entretiens d'autrefois.

C'est maintenant surtout que cette amitié, qui jusque-là n'avait été que douce et agréable pour Hemsterhuis, devient pour lui salutaire et féconde. Grâce à ses leçons, l'intelligence de la princesse s'est développée et fortifiée ; d'élève qu'elle était jusqu'alors, elle est devenue la confidente et la conseillère de son maître ; elle peut causer maintenant, discuter avec lui ; elle peut lui rendre en quelque sorte ce qu'elle a reçu de lui. Ces conversations n'ont pas été conservées. Mais la correspondance entre Hemsterhuis et la princesse existe, et, quoique la partie la plus importante n'ait jamais vu le jour, quelques lettres publiées par M. Meyboom, le dernier éditeur d'Hemsterhuis, et quelques autres trouvées par nous à Münster, attestent cet échange sérieux de pensées entre Hemsterhuis et son amie. La princesse le consulte sur l'éducation de ses enfants. Elle veut les élever loin des conventions artificielles et des mœurs corrompues du monde, dans la pleine liberté des lois de la nature. Les idées de Rousseau, les leçons de son cher Socrate (c'est le nom que prend Hemsterhuis dans ses lettres), et surtout ses propres convictions la poussent dans ce sens. Hemsterhuis l'approuve ; il lui promet même de composer à son usage un catéchisme d'éducation, qui n'a jamais été écrit, mais qu'on

pourrait facilement imaginer d'après l'ensemble des doctrines morales de notre auteur, et d'après quelques passages épars dans ses lettres. On y aurait trouvé les théories de Rousseau, mêlées à des souvenirs d'antiquité : l'*Émile* et la *Cyropédie* réunis.

Hemsterhuis, de son côté, consulte la princesse sur tout ce qu'il entreprend ; il lui parle de ses ouvrages ou plutôt de leurs ouvrages, comme il dit. L'*Alexis*, le *Simon*, l'*Aristée* furent ainsi ébauchés, discutés, corrigés pendant les visites annuelles d'Hemsterhuis à Münster, ainsi que nous l'apprennent les lettres qui les suivent ou les annoncent³.

Mais ce qui nous montre plus clairement que toutes les correspondances la féconde influence de cette liaison sur notre philosophe, ce sont les œuvres mêmes qui datent de cette époque. Elles ne sont pas seulement supérieures à ses premiers essais comme exécution et comme conception, ce qui pourrait s'expliquer naturellement par le développement même de sa pensée et de son talent ; elles sont différentes par le ton, l'allure, le sentiment. Il n'y a pas progrès seulement : il y a transformation. Sans doute, on retrouvera toujours, même dans ces derniers ouvrages d'Hemsterhuis, des négligences, des incorrections, des obscurités de pensée, des bizarreries de style et des fautes de goût. Car nous avons affaire à un étranger qui n'est pas un penseur de premier ordre. Mais l'*Alexis*, le *Simon*, l'*Aristée*, composés de 1783 à 1785, ne sont plus de simples traités sans beaucoup d'originalité ni de charme, écrits d'un style presque toujours sec et diffus : ce sont des dialogues intéressants, vivants, animés du souffle poétique ; l'imagination et le sentiment s'unissent à la pensée, et lui donnent de l'éclat et de la chaleur. La pensée elle-même a gagné en étendue et en élévation ; la doctrine se dessine et se précise. L'enthousiasme de la beauté morale, l'aspiration vers l'invisible et le divin, enfin le caractère platonicien de la philosophie d'Hemsterhuis apparaissent maintenant. C'est Socrate lui-même qui s'entretient avec Diotime, de l'âme, de sa divine origine et de son immortelle destinée.

Hemsterhuis est ici tout entier ; il est lui-même. L'amour, en entrant dans son âme, l'a ébranlée dans ses profondeurs ; la source a jailli ; toutes les puissances de son être se sont révélées. Il semble qu'il ait éprouvé sur lui-même la vérité de sa doctrine, qui fait de l'amour la source de toute lumière et de toute vérité. Pour lui l'amour

³ Nous avons eu sous les yeux, à Münster, un exemplaire de l'*Alexis*, corrigé de la main de la princesse.

a été le grand initiateur ; il est devenu vraiment philosophe le jour où il a aimé, et ses plus belles œuvres, celles que ses contemporains ont admirées et qui feront vivre son nom, sont les fruits et pour ainsi dire les aimables enfants de ce commerce platonique et platonicien.

Le séjour de Münster eut pour Hemsterhuis un autre avantage encore. Il eut l'occasion de se rencontrer là et de se lier avec plusieurs des penseurs et des écrivains les plus célèbres de l'Allemagne, que diverses circonstances avaient conduits à Münster, et que la gracieuse hospitalité de la princesse y retenait longtemps et y ramenait souvent⁴.

C'est ainsi qu'il connut Goethe, Hamann, Herder, Jacobi, Forster, qui marchaient alors à la tête du mouvement littéraire et philosophique. Ces hommes poursuivaient, malgré la diversité de leurs talents et de leurs idées, une œuvre commune : l'affranchissement du génie allemand, asservi à la fois au formalisme étroit d'une philosophie pédantesque et scolastique, et à l'imitation servile des modèles étrangers.

Ils trouvèrent dans Hemsterhuis un esprit de leur famille (la *Lettre sur l'homme* et l'*Aristée* avaient déjà paru alors) : l'indépendance socratique, si hostile au dogmatisme de l'école ; la conscience vive de la dignité et de l'indépendance morale de l'homme, poussée jusqu'au dédain de l'opinion et de la société ; le sentiment de l'ineffable infini : tous ces traits, qui caractérisent Hemsterhuis, devaient naturellement attirer vers lui ces hommes, qui représentaient alors, sous toutes les formes, la liberté révoltée contre le despotisme de l'école et contre la tyrannie des conventions sociales.

De toutes les amitiés qu'Hemsterhuis rencontra dans ce cercle d'élite, la plus vive et la plus intime fut celle de Jacobi. C'est en 1781, dans un petit voyage qu'il fit à Düsseldorf avec Mme de Gallitzin, qu'il rencontra l'auteur déjà célèbre de *Woldemar*. Ces deux

⁴ Jacobi, Goethe, Hamann, se rencontrent dans l'éloge enthousiaste de la princesse. Ils vantent sa vertu, sa piété, sa charité, la noblesse de son cœur, les grâces originales de son esprit, les charmes de son commerce.

Voici ce qu'en dit Goethe en racontant son séjour auprès d'elle :

C'était une des personnes dont on ne saurait se faire une idée quand on ne les a pas vues ; qu'on ne saurait bien juger si on ne les voit pas en rapport aussi bien qu'en lutte avec le milieu qui les entoure (*Œuvres complètes*, t. XXXI, XXXVIII, XL).

Jacobi, *Lettres sur Spinoza*, p. 75 à la fin d'août : Je voyageai pour rétablir ma santé très-affaiblie, et pour prendre de nouveau goût à la vie, en compagnie de deux personnes les plus nobles et les plus aimables qu'on puisse trouver, la princesse de Gallitzin et le prince de Fürstenberg.

hommes, qui n'étaient d'ailleurs pas des inconnus l'un pour l'autre, se comprirent et s'aimèrent bientôt. Ils se rencontrèrent dans les mêmes sympathies et dans les mêmes antipathies. Tous deux épris d'idéal, de vertu, de beauté morale, ils étaient persuadés que l'homme recherche naturellement la justice et le bien, poussé par un irrésistible désir et séduit par un attrait puissant ; ils étaient aussi les adversaires décidés des doctrines qui dégradent l'homme en lui enlevant la meilleure partie de lui-même, ou qui l'humilient en soumettant tous les mouvements de sa volonté et de sa pensée aux lois arbitraires de l'opinion, à l'autorité d'une règle officiellement imposée.

Jacobi était plus jeune qu'Hemsterhuis d'une vingtaine d'années. A son amitié pour lui se mêlait quelque chose du respect d'un disciple pour son maître. Il est certain que les écrits d'Hemsterhuis et particulièrement l'*Aristée*, que Jacobi connaissait depuis longtemps, ont exercé une influence très-sensible sur les doctrines morales et métaphysiques de l'auteur de *Woldemar*. Ainsi, en 1782, après avoir visité Lessing à Wolfenbüttel, et encore plein des conversations philosophiques qu'il avait eues avec lui, Jacobi lui remit un exemplaire de l'*Aristée*, qui venait de paraître, comme pour compléter et confirmer par l'autorité d'Hemsterhuis les opinions qu'il avait lui-même soutenues contre Lessing sur la personnalité de Dieu.

Lorsque Lessing, enchanté de cet écrit, dans lequel il croit retrouver ses propres opinions, proclame Hemsterhuis spinoziste, Jacobi défend contre l'enthousiasme compromettant de Lessing les doctrines de son ami, qui sont aussi les siennes.

Plus tard, au plus fort de la célèbre querelle entre Jacobi et Mendelssohn au sujet du spinozisme de Lessing, Jacobi, pour échapper à la logique impitoyable de l'*Éthique*, qui le condamne à l'athéisme, emprunte à Hemsterhuis des armes contre Spinoza, et c'est avec les arguments de l'*Aristée* qu'il essaie de combattre son terrible adversaire. Lorsqu'après l'issue de cette polémique, Jacobi accusé par les amis de Mendelssohn d'incliner au scepticisme absolu, se défend en s'appuyant sur Kant et sur Hemsterhuis, et se fait gloire de penser comme ces hommes, « que jamais personne n'a soupçonnés d'avoir trahi la philosophie. » En 1789 la princesse de Gallitzin, inquiétée des opinions si diverses et même contradictoires qui se produisent autour d'elle sur Dieu, sur la Providence, sur la création, voudrait savoir ce qu'elle en doit penser. Jacobi lui conseille de s'adresser à Hemsterhuis comme au juge le plus compétent en pareille matière ; Hemsterhuis répond au désir de la princesse par le

petit écrit intitulé *de l'Athéisme* (1787). Enfin, pour faire connaître Hemsterhuis à l'Allemagne, Jacobi traduit en 1787 l'*Alexis* qu'il admirait par-dessus tout, comme l'expression la plus exacte de ses propres idées sur l'homme et sur sa destinée.

Dans l'opulente et hospitalière demeure de Pempelfort près de Düsseldorf, où Jacobi réunissait l'élite des lettres allemandes, Hemsterhuis rencontra Goethe qui se sentit vivement attiré vers lui. En effet, dans cette âme antique ou plutôt attique, à qui le sentiment exquis et désintéressé du beau, du juste, tenait lieu de culte, de religion et de morale, Goethe se reconnut lui-même. Il parle d'Hemsterhuis en plusieurs endroits avec sympathie, avec une vive estime⁵ ; il admire en lui surtout l'artiste, l'amateur curieux, le collectionneur passionné de pierres antiques. Il adopte sa définition du beau, et il y reconnaît sa propre théorie.

C'est aussi à Pempelfort qu'Hemsterhuis connut Herder qui fut également son admirateur et son ami, et dont les célèbres travaux sur le langage contiennent plusieurs idées importantes, indiquées déjà dans la *Lettre sur l'homme et ses rapports*, et qui pourraient bien avoir été inspirées par elles. En tout cas Herder lut et admira beaucoup Hemsterhuis ; il envoyait ses écrits à quelques amis pour leur faire partager son admiration ; et lui-même, à l'occasion de la *Lettre sur les désirs*, écrivit en français quelques pages éloquentes sur le même sujet, où, s'inspirant des idées d'Hemsterhuis, et les complétant, il esquisse sa propre théorie sur l'amour et l'amitié.

En dehors de ce cercle Hemsterhuis rencontra encore de vives sympathies chez d'autres écrivains célèbres alors, comme Mendelssohn, Hamann, Lavater, Claudius, Forster, qui, sans être en relation aussi intime avec lui, sans partager ses idées, furent séduits par la finesse, la pénétration ingénieuse, et l'élévation morale de ses écrits. Kant lui-même, qui n'était point ennemi des grâces de l'imagination et des charmes de l'éloquence, et qui n'était pas mauvais juge en ces matières, Kant, si nous en croyons le témoignage de Hamann⁶, admirait beaucoup les écrits d'Hemsterhuis, dans

⁵ Hemsterhuis, Hollandais, âme délicate, formée par les anciens dès l'enfance, avait voué à la princesse sa vie et ses travaux qui témoignent d'une confiance réciproque et inaltérable et d'une même vie intérieure. Avec un sens délicat et fin, cet homme distingué poursuivait sans se lasser le bien moral et le beau visible (t. XXX, p. 288-400).

⁶ Voy. Gildemeister, *Hamann's Leben*, t. II et III passim :

« J'ai récemment, écrit Hamann à Herder, lu les ouvrages d'Hemsterhuis dans le texte original.

lesquels, du reste, il aurait pu retrouver le germe de quelques-unes de ses propres idées sur le beau, sur l'ordre, sur les limites de l'intelligence.

Nous sommes maintenant dans la période la plus remplie, la plus heureuse, la plus brillante de la vie d'Hemsterhuis. Il vit au milieu d'une société d'élite, à laquelle le rattachent les liens les plus doux d'amitié et de sympathie. Son temps se partage entre les entretiens intimes, les affaires dont il ne prend que ce qui lui plaît⁷, et la composition de ses écrits, admirés en Hollande, en Allemagne et en France, et traduits dans différentes langues.

Cependant un changement était survenu dans la vie de la princesse, qui altéra, non pas son attachement pour son ami, mais le ton de leurs relations.

Mme de Gallitzin, qui avait été élevée dans le catholicisme, mais dans un catholicisme tout d'extérieur et de forme, y avait cherché en vain un aliment suffisant aux besoins inquiets et aux libres aspirations de son intelligence et de son cœur. La philosophie, et surtout la philosophie platonicienne, à laquelle l'avait initiée Hemsterhuis, avait pendant de longues années nourri son âme. Mais depuis quelque temps, grâce surtout au prince de Fürstenberg, dont la haute intelligence et la fervente piété agissaient vivement sur elle, le besoin de croyances plus positives et plus consolantes la travaillait. Les doutes que la philosophie la plus haute soulève, sans les satisfaire toujours ; l'avenir de ses enfants, les souffrances du corps et de l'âme, tout cela ramena Mme de Gallitzin, après de longues luttes et de pénibles hésitations, vers la religion de son enfance. Elle redevint catholique.

Comme pour Saint-Augustin, la philosophie avait été pour elle une préparation au christianisme. Mais Hemsterhuis, qui l'avait

« Il y a un je ne sais quoi qui me répugne, malgré le charme du dialogue, que Kant admire beaucoup. »

Écrivant à Jacobi au nom d'un éditeur, au sujet de la traduction d'*Alexis*, que Jacobi voulait publier, il s'exprime ainsi :

« Vous avez affaire à l'homme le plus aimable et le plus désintéressé ; faites vos conditions. Le nom d'Hemsterhuis est connu, et ce dialogue ne la cède en rien aux autres chefs-d'œuvre, tant admirés par Kant. »

⁷ En 1781 Hemsterhuis avait demandé la démission de son emploi, avec faculté de conserver ses appointements. Cette proposition assez singulière étonnera moins, quand on saura qu'il s'agissait, pour des raisons qu'on ignore, de placer dans les affaires et au poste qu'occupait Hemsterhuis, un homme riche et qui offrait ses services pour rien. Hemsterhuis obtint ce qu'il avait demandé et de la manière la plus honorable et la plus flatteuse pour lui.

conduite jusque là, ne la suivit pas plus loin. Quoique leur affection ne diminuât point, leur intimité se ressentit un peu de ce changement. Il y avait désormais pour Mme de Gallitzin quelque chose de plus respectable que la philosophie, et Hemsterhuis dut perdre, avec elle, aux yeux de son amie, un peu de son autorité et de son prestige. La princesse se sentait comme séparée de son maître, ou plutôt il se mêlait à son affection pour lui, un certain regret de le voir rester en deçà de la vérité, dans le demi-jour de la sagesse philosophique, quand elle-même se reposait dans la pleine lumière. Il y eut sans doute plus d'une fois entre eux des discussions, des reproches, des tentatives de conversion. La princesse, si nous l'en croyons, se vit plus d'une fois condamnée à entendre les raisonnements d'esprit fort, les plaisanteries voltairiennes de son ami⁸.

Mais leur sympathie avait des racines trop profondes pour ne pas résister à tous les orages.

D'ailleurs la princesse, malgré l'ardeur de sa conversion, malgré les pratiques d'une austère piété, n'était devenue en aucune façon intolérante ni fanatique. Elle était restée, comme auparavant, l'âme et l'ornement de cette société de philosophes, d'écrivains, de poètes, où se rencontraient des hommes dont les opinions et les tendances étaient tout à fait étrangères aux siennes. Bien plus, ce fut sa gracieuse et conciliante hospitalité qui servit de lien entre la société catholique de Münster et la société protestante de Holstein. Là, comme sur un terrain neutre se retrouvaient des hommes et des femmes d'un mérite éminent : Christian Stollberg, le comte Reventlow et son épouse née Julie de Reventlow, son beau-frère Caius Reventlow, auxquels vinrent se joindre quelques années plus tard, en 1793, plusieurs émigrés que la terreur avait chassés de France : le comte de Portalis, Dumas, Quatremère de Quincy.

Cependant Hemsterhuis subissait les atteintes de la vieillesse ; sa santé, qui n'avait jamais été des plus robustes, s'altérait sensiblement. En 1788, au retour d'une visite faite à Jacobi à

⁸ Voici ce que nous lisons dans un fragment du journal de la princesse que nous avons trouvé à Münster :

« Hemsterhuis, quelque temps avant notre départ pour Düsseldorf, racontait le soir à table que Sardanapale avait bâti deux villes en un jour et que le fait était attesté par une inscription. Fürstenberg et moi nous pensions pouvoir démontrer que la chose était impossible, mais Hemsterhuis maintenait son opinion, appuyée sur un si fragile témoignage avec la même chaleur avec laquelle il crie à l'absurde et se moque des gens qui croient à Jésus et aux miracles. »

Pempelfort, il tomba gravement malade à Münster, et ce fut sa fidèle amie, la princesse, qui le soigna. A partir de ce moment, les indispositions et les souffrances se multiplièrent, mais sans rien enlever de la sérénité de son âme. La philosophie le consola, le soutint, et le prépara à recevoir avec courage et résignation, la mort qui arriva le 7 juillet 1790.

En racontant les principaux événements de la vie d'Hemsterhuis, nous ne prétendons pas l'avoir fait connaître complètement. Le meilleur de son âme est dans ses écrits dont nous avons indiqué seulement le titre et la date, et que nous allons étudier maintenant. En attendant nous ne saurions mieux peindre Hemsterhuis, qu'en citant le jugement de la personne qui l'a le mieux connu, sa fidèle amie, Mme de Gallitzin :

« C'était une nature douce, spirituelle, aimable, surtout en présence d'âmes sympathiques à la sienne. Il était réservé dans ses rapports avec le monde, simple dans sa vie, modeste dans ses goûts ; il avait cette sérénité que donne la poursuite du bien. »

Extrait de Émile Grucker, *François Hemsterhuis*, Paris, 1866.



Ce supplément de la *Lettre Novalis* n°45 est une publication en ligne du site

D'ORI
ENT &
D'OCC
IDENT

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2013